

Zeitschrift: Le rameau de sapin : journal de vulgarisation des sciences naturelles
Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel
Band: 8 (1874)
Heft: 3

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Rameau de Sapin

Neuchâtel, le 1^{er} Mars 1874.

Ce journal paraît une fois par mois. On s'abonne au prix de fr. 2.50 et. par an chez Mr le Dr. Guillaume, direct. du Penitencier à Neuchâtel

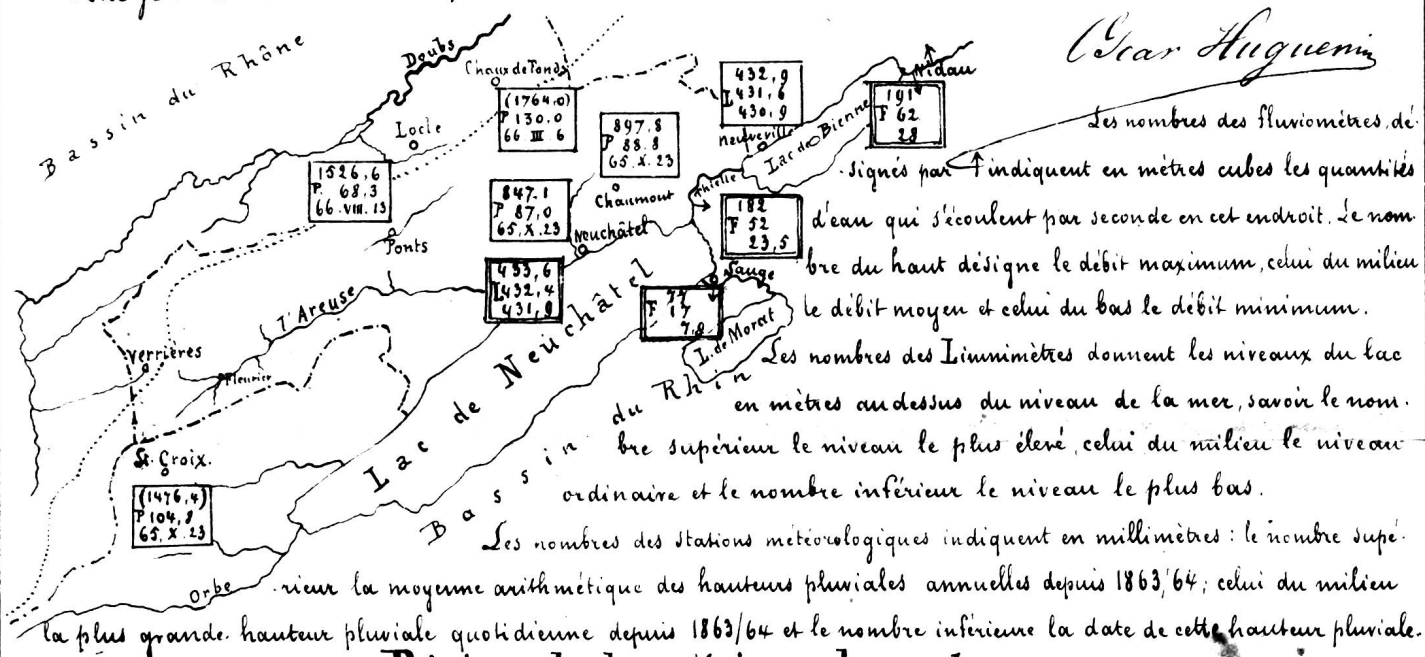
Une promenade dans les gorges de l'Areuse. (Fin.)

Parvenus au bord de l'Areuse dont la voix couvre la notre, nous remontons son cours par dessus les rocs moussus qu'il faut escalader ou tourner, puis prenant un petit sentier qui grimpe vers les rochers, nous arrivons un peu essoufflés en face d'un trou béant et à peu près rond, d'environ huit pieds de diamètre. Encore une grotte: c'est celle de *Ver* qui tire sans doute ce nom du vallon situé à quelques minutes de distance au dessous de la gare de Chambrien, et qu'on nomme ainsi lui-même à cause de sa position abritée qui lui procure un printemps plus précoce qu'aux environs. Vous ne vous attendiez guère à rencontrer dans ce coin sauvage une grotte et un vallon portant un nom du plus pur latin! A Trois-Rods, où l'on n'est pas généralement très fort sur la langue de Virgile, on préfère nommer la grotte en question "Grotte aux images"; et vous allez voir que les campagnards ont souvent plus de bon sens et d'imagination que d'érudition. Pour vous prouver qu'il n'y a rien à risquer en descendant dans ce trou noir, je passe le premier. Nous voici dans une espèce de grande cave dont le sol en pente est couvert d'un monceau de blocs détachés de la voûte. Celle-ci est lézardée de façon à vous faire craindre de recevoir sur le dos le poids incommode d'une partie du plafond. En grimpant sur l'amas de rochers dont j'ai parlé, et en élevant votre bougie au-dessus de votre tête, vous verrez la grotte descendre beaucoup plus bas à une profondeur qui reste complètement obscure. Impossible d'arriver là bas en descendant de roc en roc: il y a sur la gauche un couloir en pente raide où nous nous glissons un à un; après une descente assez peu agréable sur un terrain et des pierres constamment mouillées par l'eau qui dégoutte d'en haut, notre bougie éclaire les curieuses concrétions qui ont fait nommer cette caverne "la grotte aux images". Ces stalactites blanchâtres affectent toutes sortes de formes dont la plus commune est celle de cascades pétrifiées. Des cavités arrondies comme des fous, de véritables cabinets en miniature, ornés de sculptures faites par l'eau, arrêtent et charment le regard. Tout n'est cependant pas pétrifié dans ce tombeau: Voyez-vous ces araignées aux longues jambes qui s'enfuient tout effarées! Et... horreur!, qu'est-ce donc, vous écriez-vous, qui vient de me frôler la joue et a failli éteindre la bougie? — Une chauve-souris, mon cher monsieur; la grotte en est pleine. Vous pouvez les voir qui pendent à la voûte en grappes noires accrochées les unes aux autres. Tenez, les voilà qui s'éveillent; gare aux bougies! elles vont voler autour de nous en poussant leurs sifflements aigus. Bien! laissons-les se rendormir et retournons au jour. Que le soleil est brillant au sortir des entrailles de la terre! — Un petit sentier très pittoresque, pour qui n'est pas sujet au vertige, escalade hardiment les rochers surplombants, et nous mène dans une forêt de vieux chênes où se dressent çà et là des blocs erratiques. Voici celui de *Ver*, énorme masse semblable à une table un peu inclinée où l'on remarque de petites rigoles et deux bassins triangulaires; ont-ils été creusés par la main de l'homme, ou bien sont-ce de simples crevasses naturelles? L'imagination aime à voir dans ce bloc un dolmen druidique, et

cette supposition n'a rien d'in vraisemblable si l'on considère le peu de distance qui le sépare de la grotte du Four, vrai temple helvète à ce qu'assurent des archéologues compétents.

Mais vous êtes fatigués et peu disposés à discuter cette question. Aussi vous fais-je grâce pour aujourd'hui de la grotte du chemin de fer et de celle de Cottencher. D'ailleurs, pour visiter ces dernières, vous ne pouvez mieux faire que de vous adresser au garde-voie dont la maison est à quelques pas. Bon gré malgré il vous accompagne, rapport aux banquettes de la voie que ces m'sieurs ou ces damies pourraient dégrader, — et puis, sans compter l'agrément de sa conversation, il pourra vous procurer la récréation instructive qu'il nous offrit, la dernière fois qu'il imposa sa société à mes compagnons de promenade et à moi : — Attendre voir : je veux tâcher d'accrocher une vipère, histoire de rire, pour montrer à ces jeunes m'sieurs comment ça se gouverne !

Donc je vous abandonne aux soins de ce cicerone à ressources et vous dis au revoir.



Régime hydrométrique du canton.

Le premier élément qui est à considérer dans l'étude du régime hydrométrique d'un pays, c'est la quantité d'eau pluviale qui tombe par an sur son sol; on l'indique par l'épaisseur (en millimètres) de la couche d'eau dont la pluie couvrirait le sol, si l'eau ne s'écoulait, ni s'évaporait. Cette quantité varie considérablement d'un endroit à l'autre, même dans une région limitée, surtout dans nos pays de montagnes. Ainsi, tandis qu'à Neuchâtel cette quantité est en moyenne de 847^{mm} par an, et pour Chaumont de 898^{mm}, elle est beaucoup plus forte dans les hautes vallées du Jura; ainsi elle atteint pour les Ponts 1527^{mm}, et pour la Chaux de Fonds on indique même un chiffre plus fort, mais qui n'est pas sûr, parce qu'il repose sur une série d'années trop courte. En effet, la quantité de pluie qui tombe, varie considérablement d'une année à l'autre pour le même endroit. Ainsi nous avons eu à Neuchâtel en 1871 seulement 682^{mm} d'eau, tandis qu'en 1866 cette quantité était de 1067^{mm}; pour Chaumont les chiffres analogues sont 735^{mm} et 1080^{mm}. Pour des stations dont les observations embrassent une longue série d'années, comme à Zurich, le maximum connu de la pluie annuelle (1525^{mm}) est même plus du double du minimum (725^{mm}). — On voit ainsi que pour connaître exactement cette quantité, il faudrait avoir des stations météorologiques très nombreuses et dans chacune une longue série d'observations.

Ce qui influence ensuite le régime des eaux d'un pays, c'est la distribution de la pluie sur les différentes saisons; dans nos latitudes cette distribution est loin d'avoir la même régularité, qui caractérise les pays des

tropiques, la Suisse est même à la limite des régions où prédominent les pluies d'automne et d'été; aussi voyons-nous de grandes différences sous ce rapport d'une année à l'autre. La fertilité des années et la richesse des récoltes dépendent beaucoup plus de cette distribution plus ou moins favorable des pluies, que de la quantité d'eau absolue qui tombe par an. En général nous ne pouvons pas nous plaindre ni de sécheresses trop prolongées, ni de pluies trop excessives et torrentielles. La chute la plus copieuse de pluie a eu lieu à Neuchâtel et Chaumont le 23 Octobre 1865, où d'un seul jour sont tombés 87^{mm} dans la première et 89^{mm} dans la seconde station, c'est à dire environ le 10^{me} de la quantité annuelle. Pour la Chaux de Fonds la plus forte pluie a eu lieu le 6 Mars 1866, où l'on y a mesuré 130^{mm} d'eau, tombée sous forme de neige et de pluie. — Il est évident que si toute l'eau qui tombe des nues sur le sol, était recueillie et emmenée par les rivières et les fleuves, on devrait retrouver dans le débit de ces derniers le cube qu'on obtiendrait en multipliant le nombre des mètres carrés de surface du bassin par la hauteur de la couche de pluie. Il n'en est pas ainsi, car non seulement une partie notable de l'eau tombée du ciel y retourne par l'évaporation, mais encore une autre partie se perd par infiltration dans le sol. Si l'on connaissait l'évaporation, on pourrait — en comparant l'eau de pluie au débit des fleuves — calculer la quantité d'eau qui se perd. Malheureusement nos stations météorologiques n'ont pas encore introduit des mesures régulières de l'évaporation, qui est cependant un des éléments météorologiques importants. Le Siccimètre de Mr. Louis Dufour à Lausanne, qui donne immédiatement la différence entre l'eau tombée et l'évaporation, devrait être introduit dans toutes les stations d'autant plus qu'il est très facile à installer. En attendant, le simple fait qu'une quantité énorme d'eau s'écoule chaque année des continents dans l'océan, fait comprendre que la plus grande partie de l'eau, qui tombe sur la terre ferme, y est amenée de l'océan par les vents humides; en effet l'évaporation locale ne fournit qu'une faible partie de l'eau qui rafraîchit notre sol.

(La fin prochainement.)

Dr. Ad. Hirsch.

Les renards.



Parmi les lecteurs du Rameau de Sapin, nous comptons assurément de nombreux amateurs d'excursions qui profitent de leurs loisirs pour parcourir les anciennes forêts, les vallons retirés, les gorges sauvages, pour escalader les roches escarpées et se glisser dans les couloirs rocailleux. Eh bien, jamais peut-être, ils n'ont eu l'occasion d'apercevoir un renard. On peut passer vingt fois près du terrier ou du gîte de cet animal sans se douter de sa présence. A en juger donc d'après les apparences on pourrait croire que ces carnassiers sont rares ds. notre pays.

Mais l'observateur attentif, qui sait lire en hiver les empreintes laissées sur la neige, ne tarde pas à reconnaître les pas régulièrement espacés et alignés, d'un rôdeur qui ne craint pas de s'approcher des habitations et qui parcourt notre pays dans tous les sens jusqu'au bord du lac. En y regardant de près on remarque les petits coups de balai que la queue traînante a donnés de temps à autre sur la neige; on découvrira même les poils fauves laissés parmi les épines lorsqu'une haie s'est trouvée sur son passage. Ces traces sont celles du renard, et nous engageons



les jeunes amis de l'histoire naturelle à suivre une telle piste, sur une petite neige tombée depuis quelques jours, afin de se faire une idée des voyages que peut faire en une nuit cet intel-



ligent coureur d'aventures. Ils en apprendront plus, sur ses allures et sur ses manières, qu'en lisant une savante dissertation. C'est ainsi qu'on peut se convaincre que les renards pullulent dans notre pays et qu'ils doivent faire à l'égard des lièvres, des cailles, des perdrix une rude concurrence aux chasseurs. Il faut néanmoins leur rendre justice ils détruisent les petits rongeurs qui fourmillent dans nos cultures et dans nos forêts et contribuent pour leur part à limiter la propagation d'une engeance qui finirait par nous dévorer. Les facultés éminentes du renard se manifestent surtout lorsqu'il veut varier son régime de souris et se procurer quelque morceau friand, un canard dodu, un poulet bien gras; alors il fait des coups de maître, qu'il sait varier selon les circonstances et qui annoncent autant de hardiesse que de jugement. Tantôt il fait ses expéditions pendant la nuit, ses yeux à pupille dilatée comme celle des chats, lui permettent de voir dans l'obscurité; tantôt il tient la campagne pendant le jour; le choix des heures est le résultat de ses patientes observations. — L'été dernier, un renard venait à Combe Varin faire main basse sur les jeunes canards pendant que tout le monde était à dîner. A Fontaine André, un autre profitait du moment où le chien était mis à la chaîne pour enlever les poules à quelques pas du malheureux gardien. Les canards de Préfargier, qui se tiennent à l'ordinaire dans le lac, étaient décimés par un renard qui se cachait parmi les roseaux et se résignait à prendre des bains froids durant de longues heures pour parvenir à ses fins. Jamais les habiles chasseurs qui dirigent l'établissement n'ont pu lui envoyer un coup de fusil. Que dire de l'effronterie de celui qui vint, en plein midi dans la cour de l'observatoire de Neuchâtel, saisir une poule et l'étrangler sous les yeux du propriétaire qui interrompit cette razzia en ouvrant sa fenêtre et en poussant des cris. Mais le renard, s'apercevant que son interrupteur n'avait aucune arme redoutable à sa disposition, revint prendre sa proie et l'aurait emportée si l'astronome, hors de lui, n'eût d'une main ferme lancé son tire-bottes à la tête de l'audacieux brigand. — J'ai vu il y a bien des années, à Boudry, un renard pris dans un poulailler, où il s'était insinué pendant la nuit en soulevant la planche qui en formait l'entrée. Malheureusement pour lui, quand il voulut sortir, la planche résista à tous ses efforts. Je n'oublierai jamais l'air piteux du pauvre captif, ni le rago avec laquelle le maître de la maison lui passa à travers le corps la fourche en fer dont il se servait pour pousser dans son poêle les fagots de saumet. — Au commencement de Juillet dernier un renard, sorti de la forêt de Chaumont enleva un coq à Ferin pendant que les gens de la maison étaient à dîner. Un voisin, témoin invisible de l'attentat, mit son chien courant sur les traces du voleur qui disparut à toutes jambes dans le bois. On fit une battue bruyante et des perquisitions pour retrouver le coq capturé, mais tout fut inutile. Le soir, vers 5 heures, le propriétaire rentrant au logis entendit des cris plaintifs dans les broussailles au-dessus du village. Il y courut, et vit son pauvre bipède qui revenait au bercail, traînant l'aile, tirant le pied, et se lamentant d'une voix enrouée par la demi-strangulation qu'il avait subie. On peut juger s'il fut accueilli avec bonheur; on le soigna, on le dorlota, mais, malgré tout ce qu'on put faire pour le distraire et l'encourager, il resta quatre jours entiers sur son perchoir, absorbé dans ses réflexions, et, dès lors, ne consentit jamais à s'éloigner de la ferme, qui, en définitive, était le plus sûr des refuges.

L. Favre.

